

nation. Je ne puis pas suivre le mythe oriental dans toutes les déviations qu'il a subies dans le cours de son histoire, ni le dégager des formes particulières qu'il a revêtues chez les différents peuples. Il nous suffira de choisir les trois mythes les plus célèbres de l'Asie, le mythe indien, le mythe persan et le mythe égyptien; car l'Égypte, la Perse et l'Inde représentent la triple puissance scientifique, militaire et religieuse de l'Asie païenne, comme elles professent également l'erreur sous sa triple forme, sous celles du panthéisme, du dualisme et du polythéisme. Eh bien, Messieurs, dans le mythe panthéistique de l'Inde, la deuxième puissance de la divinité ou le deuxième principe, Vischnou, s'incarne successivement pour réparer les maux causés par la troisième puissance, le principe de destruction, Siva. Mais les huit premières incarnations ne sont que des manifestations imparfaites de la divinité; c'est à la neuvième seulement que le second principe apparaîtra réellement sous la forme humaine, pour accomplir l'œuvre de la médiation. Vous le voyez, il y a là le double élément de l'idée messianique, le souvenir d'une grande ruine et l'espérance d'une

grande réparation; et quand le brahmane murmurait sa prière le long du Gange, dans le silence de son âme et dans la solitude de ses rêves, il hâtait de ses vœux l'arrivée du mystérieux personnage qui devait rendre l'innocence à son cœur, et, à l'Inde sa patrie, la gloire et le bonheur.

De même que l'idée messianique, en passant par le moule du mythe indien, recevait l'empreinte du panthéisme, ainsi devait-elle se plier, dans le mythe persan, à la forme dualiste. Le mythe persan offre l'image d'une guerre intestine, d'une lutte entre la lumière et les ténèbres, entre le principe du bien et le principe du mal, entre Ormuzd et Ahrimane. Le Mal a envahi la race humaine; pour la délivrer, le Bien suprême se manifeste aux hommes sous la figure de Mithras, qui triomphe d'Ahrimane et associe à sa victoire toute l'humanité. Encore ici, Messieurs, nous retrouvons les deux éléments de l'idée messianique, le souvenir du mal commis et l'espérance de la réparation. Et lorsqu'au témoignage de Plutarque, Cyrus prenait Mithras à témoin de ses serments, il invoquait à son insu Celui qui devait plus tard le mener par la main comme le ministre

de la vengeance et l'instrument de la bonté céleste.

Le mythe égyptien ne renferme pas moins l'idée messianique que le mythe indien et le mythe persan. Osiris et Isis représentent le principe actif et le principe passif. Un esprit malfaisant, figuré par le serpent Typhon, remplit de maux la terre et la mer. D'Isis et de Jupiter naît un enfant libérateur, nommé Orus, qui terrasse le serpent et ramène parmi les hommes le bonheur et la paix. Évidemment, Messieurs, le souvenir d'une chute primitive et l'espérance d'un médiateur futur forment une partie intégrante du mythe égyptien. C'est le triple écho d'une même voix qui, partie d'un seul point, a parcouru l'Univers pour rappeler à tous les hommes le souvenir d'une faute immense et l'espoir d'un immense pardon.

Le mythe égyptien sert de transition entre le mythe oriental et le mythe hellénique. Dans ce dernier, les traits sont moins lumineux et les proportions plus restreintes. Le caractère de la divinité s'y efface peu à peu pour faire place à la figure d'un demi-dieu, d'un héros. La Grèce, c'est l'homme, l'homme isolé, l'homme individuel élevé à sa plus

haute puissance; c'est l'exaltation de ses forces, l'apothéose de son génie. Conséquemment, le mythe hellénique devait se mettre à la portée de l'homme et descendre au niveau du fini. Néanmoins l'idée messianique s'y fait jour à travers les nuages qui l'enveloppent. Je ne vous parlerai pas du mythe de Pandore, dont la boîte mystérieuse ne conserve que le souvenir des biens qu'elle a perdus et l'espérance de les recouvrer un jour; je tairai de même l'âge d'or dont la Grèce chantait les délices, regrettait la décadence et espérait le retour. Mais vous connaissez tous le mythe de Prométhée, de ce Titan orgueilleux qui, voulant se faire l'égal des dieux, déroba le feu du ciel, et dont le foie, rongé par un vautour sur les flancs du Caucase, témoigne à jamais d'un châtement immortel comme le crime. Prométhée attend un libérateur et, bien que la Grèce, aveuglée par ses fables, lui envoie Hercule pour le délivrer, elle déclare cependant par la bouche d'Eschyle qu'un Dieu seul peut racheter par ses souffrances cet infortuné coupable. Vous l'entendez, Messieurs, la Grèce parle comme l'Orient; le mythe hellénique non moins que le mythe

oriental renferme le double élément de l'idée messianique, le souvenir d'une faute et l'espérance d'une expiation. Et plus cette idée devenait obscure, confuse, plus la Grèce multipliait le nombre de ses libérateurs, appliquant à plusieurs ce qui ne convenait qu'à un seul : comme l'œil du malade, incapable de s'attacher à un seul objet, promène sa lumière incertaine sur tout ce qui l'entoure. Je passe au mythe romain.

Si l'idée messianique a traversé le mythe romain, avec quel caractère spécial et sous quelles couleurs particulières devra-t-elle s'offrir à nos yeux? Qu'est-ce, en effet, que le peuple romain? Le peuple romain, c'est la guerre, la conquête, l'autorité. Il lui a été dit : « A d'autres, le génie des beaux-arts, les travaux de la science, les gloires de la pensée; toi, peuple romain, souviens-toi qu'il t'appartient de régir l'Univers :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Eh bien, Messieurs, que pouvait devenir l'idée messianique chez un tel peuple? Elle ne pouvait se traduire que dans l'attente d'un dominateur suprême, d'un monarque universel; or c'est précisément sous cette

image qu'elle apparaît dans le mythe romain. Pour nous en convaincre, nous n'avons pas besoin d'entreprendre un examen détaillé des livres sibyllins où ce mythe est consigné; il suffit d'en recueillir un son échappé à la lyre du chanteur national de Rome. Dans sa quatrième Églogue, le poète latin célèbre un nouvel âge qui va s'ouvrir pour l'humanité, grâce à la naissance d'un enfant qu'il appelle un rejeton du ciel, un descendant des dieux :

Cara Deum soboles, magnum Jovis incrementum.

Sans doute, Virgile applique l'idée messianique à un prince de son temps; mais il n'en témoigne pas moins, par la solennité de son langage, des souvenirs et des espérances du peuple romain.

Vous me direz peut-être : Fort bien, l'idée messianique se retrouve tout entière au fond du mythe occidental, du mythe hellénique et du mythe oriental; et comme l'Orient, la Grèce et Rome forment la triple puissance religieuse, intellectuelle et sociale de l'antiquité, il faut bien avouer que toutes les nations anciennes attendaient un libérateur. Mais, jusqu'à présent, vous n'avez fait appel qu'aux traditions populaires, vous

avez interrogé les masses qui croient tout à l'aveugle sans rien examiner. Il est des esprits d'élite qui planent au-dessus du vulgaire et ne permettent pas aux préjugés de monter jusqu'à eux. L'ancien monde les appelait ses sages, ses philosophes. Eh bien! qu'ont-ils pensé de l'attente d'un libérateur, eux, qui mesureraient avec le coup d'œil du génie les forces et les faiblesses de la nature humaine? Dieu me garde, Messieurs, d'insulter à la philosophie, en ce moment surtout où elle subit le châtement de ses fautes dans l'oubli qui la couvre. Nous ne sommes pas de ceux qui la craignent ni de ceux qui la méprisent; il faut l'estimer à sa juste valeur sans redouter ses attaques. C'est une haute science que la philosophie, car c'est une grande chose que la raison humaine; aussi je veux consulter avec respect la raison philosophique. Je vais plus loin: ce témoignage est capital dans la question qui nous occupe; car il faut avouer, et j'ai dit trop de bien de la philosophie pour n'avoir pas le droit d'ajouter que son défaut dominant a toujours été l'amour-propre. Si donc, malgré cet amour-propre, elle déclare, par ses organes les plus accré-

dités, qu'elle attend un libérateur, il faut qu'elle ait vivement senti la nécessité de le croire, et plus encore le besoin de le dire.

Et d'abord, Messieurs, la sagesse orientale s'accorderait-elle avec la tradition populaire sur l'attente d'un libérateur? Mais où trouver le représentant le plus élevé de la sagesse orientale? Dans l'Inde comme dans la Perse, chez les Chaldéens comme chez les Égyptiens, la science se confond avec le mythe, la philosophie n'est qu'un développement de la mythologie. Toutefois, à l'extrémité orientale de l'Asie, la pensée humaine a suivi un cours plus régulier et plus libre; elle s'y est dégagée du mythe avec plus de facilité et de promptitude. Un homme célèbre a dit de ce singulier pays: « C'est une momie embaumée, enveloppée de soie, chargée d'hiéroglyphes. » Le mot est vrai. La Chine est restée une étrangère dans la grande famille humaine, bien que l'isolement n'ait pas détruit son activité. On y trouve une raison calme et patiente, une sagesse laborieuse; c'est le sens pratique joint à la réflexion. Écoutez-la s'exprimant par la bouche du plus grand de ses fils: « Moi, Confucius,

j'ai entendu dire que dans les contrées occidentales il s'élèvera un saint homme qui produira un océan d'actions méritoires. Il sera envoyé du ciel et il aura tout pouvoir sur la terre (1). » Quelques années après, la sagesse humaine fit un nouvel effort, et, après avoir produit la plus grande vertu païenne de l'Orient, elle vint se personnifier dans la plus haute vertu païenne de l'Occident. Un homme surgit, que j'appellerai le plus grand de l'antiquité, parce qu'il en fut le plus sage, un homme qu'on dirait une étincelle échappée au christianisme. Eh bien, cet homme, conversant un jour avec ses disciples, et il a eu la rare destinée d'avoir des disciples plus fameux que lui-même, s'interrompit pour dire à l'un d'eux : « Alcibiade, ne demande rien aux dieux ; attendons qu'un envoyé du ciel vienne nous instruire de nos devoirs envers les dieux et envers les hommes, et espérons de la bonté divine que ce jour-là n'est pas fort éloigné (2). » Phénomène étrange, Messieurs, l'égoïsme social de la Chine, qui lui fait repousser tout étranger,

(1) *L'invariable Milieu*, trad. de M. Abel Rémuzat, p. 144, 145.

(2) Platon, 2^e Alcibiade.

n'empêche pas Confucius d'attendre un libérateur étranger à sa patrie ; et l'égoïsme intellectuel de la Grèce, qui la porte à mépriser comme barbare tout ce qui n'est pas grec, n'empêche pas Socrate de soupirer après un personnage inconnu à la sienne. Mais si l'égoïsme social de la Chine et l'égoïsme intellectuel de la Grèce ont fléchi sous l'empire de l'idée messianique, du moins l'orgueil politique de Rome ne lui permettra-t-elle pas de s'incliner devant l'universalité de ce souvenir et de cette espérance. Nous voici devant l'homme qui résume en lui toute la science romaine. Il a le droit de parler au nom de Rome, car Rome, lui doit en partie son éclat, son salut, et dans cet homme extraordinaire elle peut admirer tout ensemble la grandeur du citoyen, la puissance de l'orateur et la souveraineté du génie. Eh bien, lui aussi s'étonne et se trouble devant ce monarque universel prédit par les oracles, et il se demande quel homme, quel temps cette prophétie pourrait concerner, *in quem hominem, in quod tempus* ; et il semble que le Sénat lui-même ait voulu immortaliser les frayeurs de Cicéron, en défendant d'élever pour un certain temps aucun

enfant mâle (1). Mais peut-être verrez-vous dans cette défense l'esprit républicain reculant devant l'image d'un empire? Ecoutez Tacite, cette parole grave et judicieuse qui osa louer la vertu entre deux vices couronnés. « L'Orient, dit-il, va prévaloir, et de la Judée sortiront ceux qui régiront l'univers (2). » Serait-ce que Tacite eût voulu évoquer devant sa patrie défaillante le fantôme de l'Orient, pour ranimer l'énergie des Romains de la décadence, comme il avait opposé à leurs désordres les mœurs des Germains? Voici Suétone : le flatteur des Césars parle comme leur censeur. « Tout l'Orient, dit-il, est plein de cette antique et constante opinion, que de la Judée sortiront ceux qui régiront l'univers (3). » Vous le voyez, Messieurs, Rome et la Grèce, la Grèce et l'Orient, la tradition et la philosophie, le mythe et la science s'unissent pour proclamer que tous les peuples attendaient un libérateur et que l'ancien monde était un monde d'espérance, un monde de désir.

(1) Cicéron, *de Divinat.*, l. I, c. 54. — Suétone, *Vie d'Auguste*, ch. xciv.

(2) Tacite, *Hist.*, l. V, ch. xiii.

(3) Suétone, *Vie de Vespasien*.

Deux fleuves d'Asie, sortant d'une même montagne, se séparent dans leur cours, puis après avoir arrosé les lieux les plus célèbres de la terre, ils viennent se rejoindre pour mêler leurs flots au sein d'une mer commune. Le Tigre et l'Euphrate, c'est la tradition messianique. Parti d'une même source, un double courant, traversant le vieux monde, a porté la grande promesse aux Juifs et aux Gentils : un jour, ce double courant se confondit en un seul; le flot qui portait le souvenir avec la promesse s'arrêta devant un berceau; ce jour-là, on ne se souvint plus que pour bénir, et l'espérance devint la foi.
